



Recherche du grand gibier blessé : revenir d'urgence aux fondamentaux !

Est-ce la chasse qui a fait l'Homme ?

Opportuniste, cueilleur des premiers jours, occasionnellement charognard par obligation, mais déjà en quête de chair fraîche, le chasseur a rapidement développé des techniques lui permettant de capturer, ou d'abattre, le gibier convoité. Les techniques utilisées par nos ancêtres font encore débat aujourd'hui dans la communauté scientifique, mais il est avéré que, depuis plus de trente mille ans, l'utilisation du chien s'est progressivement imposée. Très vite, l'homme a compris les avantages qu'il pouvait tirer de ses fantastiques qualités : sens aiguisés, facultés physiques adaptées à la chasse, endurance supérieure et une socialisation rendue facile par sa volonté d'intégration instinctive. Dans chaque région, sous chaque climat, dans chacune des étapes de son évolution, l'homme a pratiqué une sélection qui a affiné les caractères spécifiques du chien, et a donné autant de variétés qu'il y avait de situations différentes. Le Néolithique favorisa la sédentarisation, et la chasse ne fut plus pratiquée que par une petite partie de la population, inspirant le travail d'artistes et développant les premières formes de ce qui



deviendra « l'éthique de la chasse ». Les Egyptiens et les Assyriens chassaient avec des chiens qui ressemblaient au saint Hubert. On pense qu'ils furent les ancêtres des chiens de rouge actuels. Leur sélection se fit alors, comme le décrit Xénophon, (390 av JC) « en développant leurs capacités olfactives par le travail à la longe, sur la difficile et fugace voie du

lièvre ». Pline assure que les Gaulois faisaient couvrir leurs chiennes par des loups, et qu'ils donnaient pour guides à leurs meutes, les métis ainsi obtenus. Guicennas, au début du 13e siècle, traita pour la première fois dans « L'Art de la Chasse », d'une méthode d'éducation du chien pour chercher une voie et la suivre assez longtemps afin de retrouver le gibier, blessé ou mort. Un siècle plus tard, Henri de la Ferrière, puis Gaston Phoebus lui emboîteront le pas. Henri de Ferrieres, en 1375, précisait : « Si une bête a été blessée, on doit la faire poursuivre par le brachet... Dans la chasse à l'arc, il faut toujours un chien entraîné, qui suit la trace du sang... ». Gaston Phoebus ajouta, en 1387 : « C'est un beau déduit et une belle chasse, quand on a un bon limier et un bon chien pour le sang... », que Du Fouilloux évoquera avec le chien noir de l'abbaye de Saint-Hubert.

La tradition germanique

A la fin du 19e, les Allemands, compte tenu de leur culture, s'orientèrent vers la recherche au sang. Ils sélectionnèrent leurs chiens courants, d'arrêt et broussailleurs (souvent d'ailleurs d'origines françaises), ainsi que leurs chiens de terrier, vers une polyvalence qui intégra la recherche du grand gibier blessé. Ce sont eux qui, à partir de ces dates, ont travaillé sur la particularité, pour un chien, de privilégier les voies froides, après une éducation appropriée. Cette spécialisation ressort d'un atavisme profondément enfui, qu'ils ont réussi à exprimer de



nouveau. Cette qualité est intéressante, et démontre qu'un gène peut rester en dormance pendant d'innombrables générations, à l'intérieur du bagage génétique, avant de s'exprimer de nouveau à l'occasion de circonstances particulières. Le choix du chien, pour la recherche au sang, est un débat sans fin. Il ne sert à rien, dans ce domaine, de donner dans l'exotisme, et on choisira



prioritairement une race qui intègre la recherche au sang dans ses critères de sélection. Il ne s'agit pas seulement de suivre une piste, mais d'aller au bout du travail. La recherche du grand gibier blessé n'est pas de tout repos. Les animaux blessés, vulnérables, se cachent dans des fourrés impénétrables, où il faudra aller les chercher. Dans notre pays, ce sont souvent des sangliers rogneux qui nous attendent au bout de la piste. Il faut alors faire avec, et être même parfois un peu fou. Le chien de recherche bénéficie d'une éducation longue, et ses rapports avec son maître, sont fusionnels. Il ne s'agit pas ici du chien qui aura retrouvé un marcassin mort à cinquante mètres, mais de celui qui pourra batailler des heures, dans une végétation ingrate, pour permettre à son conducteur d'abréger les souffrances d'un animal blessé, après en avoir

déjoué toutes les ruses. Plus que la race, c'est la lignée qu'il faut privilégier, et seules les épreuves de travail permettent de les constituer objectivement.

L'éducation « mode sans échec »

Si l'on admet qu'une balle sur quatre qui est tirée mérite une recherche, ou au moins un contrôle de tir, il est facile d'imaginer le gâchis compte tenu du nombre de recherches globalement réalisées. La technique de recherche, très procédurale, aboutit à l'épreuve multiraces. Confidentielle en France, elle a connu son développement à partir des



années 1980 seulement, et laissera le nom de ses pionniers : Ley, Grüger, Stoquer et quelques autres encore. L'instinct naturel du chien le conduit à privilégier les voies chaudes aux voix froides, et c'est une éducation très poussée qui le conduira à sélectionner, puis à travailler, de nombreuses heures après son passage, la voie laissée par un animal blessé. Chacun possède sa propre odeur, qui est une véritable carte d'identité olfactive pour le chien. Elle est composée de multiples éléments qui font encore débat aujourd'hui, mais



qu'a parfaitement décrit Ernest Ley, lors des premiers stages de recherche au sang, organisés en Alsace dans les années 1975, puis en Meuse dans les années 1980. Avec son accent inimitable, il expliquait : « En recherche, le chien



fonctionne dans un tunnel de sentiments, que lui seul est capable d'identifier, d'analyser, et de suivre... De nombreuses circonstances vont modifier cette odeur : d'abord la blessure, mais ensuite le temps, la végétation, l'âge de la voie, et bien d'autres éléments qui nous échappent, mais que le chien lui, maîtrisera parfaitement après une éducation adéquate... ». Tout commence donc avec le jeune chiot, que l'on habitue à chercher, avec son nez, sa gamelle, puis à retrouver une peau de gibier trainée sur le sol. C'est un jeu, qui doit être occasionnel et sans échec, pour garder toute son attractivité. Au bout, il aura d'abord sa pitance, puis la peau qu'on lui laissera piller. C'est son jouet et sa conquête. Très

progressivement, on augmentera la distance de la trainée, ainsi que le temps de pose et, notre chiot ayant montré tout son intérêt, sa passion et sa parfaite maîtrise du sujet, on passera à la pose de petites pistes de sang en utilisant toujours le mode sans échec et récompense. Progressivement, les pistes seront allongées, faites aussi à la semelle traceuse, jusqu'à parvenir aux conditions de l'épreuve multiraces de recherche au sang, qui couronnera le travail réalisé en ouvrant la porte à la grande aventure de la recherche.

La technique en renfort

En action de recherche, le GPS permet de suivre son chien avec une grande précision. Son utilisation, avec carte associée, permet de faire travailler le chien « en liberté » ou « en poursuite » sans perdre le contact. Les technologies et connaissances récentes ont beaucoup apporté aux concepts originaux de la recherche, pour aider à son efficacité, soit par une préparation efficace, soit pour faciliter son déroulement. Le révélateur de sang permet de repérer les projections qu'auraient laissées un animal. Il facilite les contrôles de tir. De même, la lampe « révélateur de sang » a été conçue spécifiquement pour

mettre en évidence ces gouttelettes. Elle peut faciliter également les contrôles de tirs. Si la recherche au sang des animaux blessés est un devoir éthique pour le chasseur, en amont il lui faut acquérir auprès d'une association spécialisée, les procédures basiques. Ce sont elles qui lui permettront une efficacité maximum. J'ai personnellement réalisé des recherches avec mon Wachtelhund dans de nombreux pays, et particulièrement de l'Est. Ces recherches sur cerfs,



sangliers et même ours, m'ont permis de constater que les méthodes et les procédures sont partout les mêmes. Alors n'hésitons pas à les utiliser car elles sont reconnues et formalisées dans le règlement de l'épreuve multiraces de recherche au sang, au lieu d'essayer de les réinventer inutilement.

Des dérives ?

Devoir éthique absolu, art et passion, la recherche est depuis peu en pleine dérive et principalement dans trois axes :

- 1°) On recherche trop vite après le tir. Un gibier stressé sera souvent relevé et, pour les grands cervidés, c'est souvent désastreux. Traditionnellement, on ne lâche pas le chien pisteur, et on utilise éventuellement un chien forceur. Aujourd'hui, il faut retrouver tout de suite pour ne pas perturber l'organisation de la journée de chasse, et on recherche dans l'heure. Résultat : on relève, on court, on localise au GPS, et on termine au ferme... à perpette dans les meilleurs cas, et sans améliorer significativement les résultats.

- 2°) On fait croire que la recherche impose l'utilisation de chiens spécialisés, alors que cette affirmation, si elle peut s'appliquer aux races de chiens issus de courant, est totalement fautive pour des races polyvalentes. La lignée prenant le pas sur la race, et la recherche étant un retour à un atavisme naturel, un chien éduqué au sang peut naturellement rechercher et chasser le petit gibier, même s'il n'est pas conseillé, pour éviter toute confusion, de le mettre en battue de grand gibier.

- 3°) Il se constitue, au fil du temps, de petits groupes toxiques qui accaparent la recherche, au lieu d'avoir un but de partage et de pédagogie. La formation des chasseurs à la recherche s'appauvrit donc au fil des années, et peu de départements se donnent pour mission de l'améliorer. Pire, on constitue des monopoles départementaux, formalisés dans les Schémas Cynégétiques, qui excluent toutes les bonnes volontés et toutes les compétences qu'on refuse de fédérer. Le rôle des FDC n'est-il pas là aussi... ?

Christian Busseuil 2021